

Aux origines de la civilisation orientale

Jean Perrot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/214>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français à Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2003
Pagination : 9-22

Référence électronique

Jean Perrot, « Aux origines de la civilisation orientale », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 12 | 2003, mis en ligne le 20 septembre 2007, Consulté le 27 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/214>

Aux origines de la civilisation orientale

Entre le 10^e et le 3^e millénaire av. l'ère chrétienne, l'Asie du Sud-Ouest a été le théâtre d'événements annonciateurs d'une inflexion décisive du destin de l'humanité. Ces événements signalent un changement radical dans le rapport des hommes avec le milieu naturel. Mettant à profit une amélioration générale des conditions climatiques, amélioration qui s'accroît à partir de 10 000 avant l'ère chrétienne, des bandes qui vivaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette dans les régions les plus favorisées du Proche et du Moyen-Orient, se sont fixées : elles ont grandi en nombre d'individus, elles se sont structurées, elles ont établi des contacts et développé des échanges. De manière plus ou moins fortuite, les hommes de cette partie du monde se sont dégagés des plus fortes contraintes de leur environnement, ils ont pris conscience de leur capacité nouvelle à modifier le cours des choses, dès le 7^e millénaire, par leurs propres moyens, ils seront en mesure d'affronter la nature, quelques millénaires encore et ils parviendront à cet état supérieur du développement techno-économique et socio-culturel qui est celui que l'on nomme "civilisation".

De l'archéologie préhistorique

Cette évolution, l'archéologie se propose de la reconstituer : toutefois, en l'absence de textes, ses moyens sont restreints, ils se limitent à la recherche, à l'observation et à la description des rares témoins matériels de l'activité humaine et à l'analyse des relations qui paraissent les unir, en vue d'une synthèse restituant des *faits* et des *événements* dont la coordination devrait permettre à l'historien – en l'occurrence au préhistorien – de dire "ce qui s'est passé". Ce qu'il fera selon ses préjugés, en appuyant sa thèse sur une théorie de l'évolution. Au vrai, nos reconstitutions reposent largement sur des interprétations, des supputations et des intuitions. Elles ne sauraient être que provisoires. L'archéologie n'est pas une science, au mieux pourrait-elle prétendre au statut des sciences humaines. Elle est, sur le terrain, un artisanat, un savoir-faire, un ensemble de moyens, de procédés réglés tendant à dégager des phénomènes d'origine humaine, ce que l'archéologue appelle des "*artefacts*" (Ce mot, lui-même, est un aveu). La fouille d'un site est une opération irréversible, une expérience unique. Même lorsque ses méthodes participent de celles des sciences naturelles, même "branchée high-tech", l'archéologie ne peut donner naissance à des lois. La documentation archéologique, la "*réalité* archéologique", demeure ouverte à une interrogation permanente.

Pour la région et la période qui ici nous intéressent, la documentation est aujourd'hui relativement abondante, elle n'en est pas moins lacunaire. Pour l'ensemble du Proche et du Moyen-Orient et pour un espace de temps couvrant de 6 à 7 millénaires nous ne disposons guère que d'une cinquantaine de sites significatifs. De nombreuses fouilles ou

sondages sont sans grand intérêt scientifique en raison des insuffisances de l'enregistrement, ou de la publication.

Autre difficulté, celle de toute recherche pluridisciplinaire. Les disciplines se côtoient plus qu'elles ne communiquent, chacune a ses concepts, ses méthodes, son vocabulaire, et aussi ses limitations. L'archéologue est souvent mal informé des limites des disciplines auxquelles il fait appel pour étayer ses propositions concernant l'environnement, la chronologie et, d'une manière générale, la nature des choses. Lui-même ne se soucie pas toujours d'attirer l'attention des zoologues, botanistes, palynologistes, physiciens, chimistes auxquels il s'adresse sur la faiblesse de la "réalité" qu'il soumet à leur analyse. La coopération baigne dans l'équivoque de l'interdisciplinarité. Ainsi, l'archéologue est tout particulièrement tenté d'en venir aux comparaisons ethnographiques, il oublie que le regard de l'ethnologue n'est pas celui du préhistorien, le premier observe le vivant, le second la trace de ses activités. Une similitude de forme n'entraîne pas nécessairement une similitude de fonction. Les mœurs des Indiens d'Amérique ou des peuplades contemporaines de Mélanésie sont d'un piètre secours pour comprendre celles des populations du Négev il y a 6 000 ans ! La reconstruction du passé demeure un exercice périlleux. Après des décennies de recherche, archéologues, zoologues et botanistes ne sont pas toujours d'accord sur les origines de l'agriculture et de l'élevage, moments clefs du développement techno-économique et socio-culturel.

D'autant plus difficilement d'accord que nous nous heurtons ici à des problèmes de terminologie et de vocabulaire. Nombre d'archéologues ont peine à se débarrasser d'une terminologie vieillotte qui a pu, dans la phase initiale de nos travaux, faciliter un premier classement des éléments matériels découverts sous des termes tels que "Néolithique", "Chalcolithique" et leurs subdivisions chronologiques. Ces mots ont trop servi, ils sont aujourd'hui vides de sens. Nous devons en trouver d'autres plus aptes à nommer les phases du développement; en les appuyant notamment sur l'échelle chronologique qui nous est aujourd'hui accessible. Nous devons aussi nous garder de décrire les débuts de processus de changement qui se sont étalés sur des siècles, voire sur des millénaires, avec les mots mêmes qui désignent ces processus achevés, ces mots n'ont pas leur place dans la description des mécanismes sous-jacents. Il conviendrait donc d'éviter de parler d'agriculture, d'élevage, d'écriture, de religion, etc., tant que ces termes, lourds de sens, ne correspondront pas à une réalité avérée, et de ne pas oublier que des mots tels que "sédentarisation", "domestication", "civilisation", etc. ont deux sens : ils correspondent à la fois à un état et au processus qui conduit à cet état. Le mot "civilisation" est lui-même un terme vague, il ne correspond pas à un concept clair, il ne peut être défini sans le mot "culture" qui n'est pas plus précis. La "réalité archéologique" est fuyante, elle l'est dans les choses, elle ne l'est pas moins dans les concepts et dans les mots.

Cette "réalité" a de multiples facettes, elle doit faire l'objet d'une approche globale qui ne se limite pas aux points de vue de la technologie, de l'économie et de la sociologie. Au vu des publications des dernières décennies l'impression domine que l'on s'est attaché davantage aux faits touchant l'environnement et la chronologie qu'à ceux relevant de l'homme lui-même, davantage au "quand" et au "comment" des choses qu'à leur "pourquoi", davantage aux causes d'origine naturelle qu'à celles d'origine humaine. Une étude objective des modifications du rapport homme/milieu naturel demande une égale considération des deux protagonistes de ce qui a été, dans un premier temps, du 10^e au 6^e

millénaire, une adaptation progressive des hommes à un écosystème favorable mais changeant, jusqu'à ce que l'émergence de forces socio-économiques leur permette de se dégager des contraintes les plus fortes de la nature, d'évacuer leur peur du manque, et de sortir du cocon de l'écosystème originel.

Le passage de la préhistoire à l'histoire n'a pas été seulement d'ordre technique et économique : le passage de la chasse, de la pêche et de la cueillette à celui de l'élevage et de la culture de céréales, celui d'un mode d'acquisition de la subsistance à un autre. Il n'a pas été davantage, du point de vue social, le passage de la cellule élémentaire (familiale, lignagère, clanique) à une taille supérieure et au niveau de complexité sociale des communautés urbaines des premiers temps historiques. D'incontestables changements se sont opérés entre l'état de conscience mythique des chasseurs du Paléolithique, tel que nous pouvons nous en faire une idée à travers l'imagerie des grottes ornées du Paléolithique supérieur européen et l'état de conscience historique des hommes de l'Orient du 3^e millénaire. Nous possédons aujourd'hui des jalons de cette évolution. Et si l'on peut trouver légitime de proposer des reconstructions de l'ordre social et de discuter sur les tensions inter-groupes devant quelques pans de mur, au fond d'une tranchée, on trouvera qu'il ne l'est pas moins de tenter de suivre les modifications de la pensée humaine à travers l'évolution des comportements, des pratiques funéraires, des représentations figurées et des divers aspects de l'activité symbolique. L'évolution s'est faite, de mon point de vue, sans discontinuité, sans à coup. Il n'y a pas eu *mutation* d'une "mentalité primitive", pré-catégorielle, à une mentalité logique et rationnelle.

Le cadre chronologique et environnemental

La reconstitution du passé nécessite un cadre environnemental et chronologique. Les préhistoriens opérant au Proche et Moyen-Orient se sont préoccupés, comme ailleurs, d'établir ce cadre. Depuis 1950, l'échelle du temps est allée s'allongeant au fur et à mesure que s'affinaient les méthodes de mesure du C¹⁴. Il en est résulté une confusion grandissante dans la présentation des comptes rendus de fouille. Pour leur lecture, les calculettes ont dû faire place aux logiciels des ordinateurs, sans pour autant résoudre le problème. La difficulté principale ne vient pas tant des méthodes de datation que de la représentativité souvent douteuse des échantillons prélevés sur les sites archéologiques. Il en est de même de la reconstitution de l'environnement à partir des sols et des débris organiques provenant des fouilles. L'environnement, comme la chronologie, ne peuvent être établis qu'à partir d'échantillons venant de milieux non touchés par l'homme.

C'est ce qu'ont fait récemment, et fort opportunément pour la préhistoire orientale, les paléoclimatologues, à partir de carottages du fond des mers et des lacs de l'Asie du Sud-Ouest et de toute la planète. La paléoclimatologie offre aujourd'hui à l'archéologie préhistorique un cadre fiable, valable pour l'ensemble de l'hémisphère nord, un calendrier des variations climatiques – et par voie de conséquence de l'environnement naturel – fondé sur de multiples mesures radiométriques indépendantes de l'archéologie, ce calendrier est confirmé par la dendrochronologie pour les 20 000 dernières années. Même si les datations proposées n'étaient correctes qu'à quelques siècles près, elles seraient encore d'une précision relative que bien des historiens pourraient nous envier. En tout cas, la paléoclimatologie nous donne une grille de lecture additionnelle des datations archéologiques. Pour ce qui est de l'environnement, elle confirme l'homogénéité des conditions climatiques à l'échelle de l'Asie du Sud-Ouest, elle ouvre la possibilité d'une

reconstitution du paléo-environnement, niche écologique par niche écologique, en prenant en compte le rapport qui existe de nos jours entre les divers écosystèmes et le climat général actuel.

De la sédentarisation

La documentation archéologique en provenance de la Terre d'Israël a longtemps constitué l'unique source d'information sur la préhistoire récente de l'Asie du Sud Ouest. En 1950, cette documentation se présentait encore sous la forme où l'avait amenée à la veille de la Seconde Guerre mondiale, les premières fouilles systématiques, celles de René Neuville, de Dorothy Garrod, de John Garstang, de Moshe Stekelis et de quelques autres. La séquence culturelle alors établie – (Kébarien, Natoufien, Khiamien, Sultanien etc.) – allait longtemps encore servir de référence pour l'ensemble du Proche et du Moyen Orient, imposant un schéma (et un jargon) qui seront source additionnelle de confusion. A partir des années cinquante, avec la poursuite des recherches au Levant-Sud, notamment en Israël, où la coopération entre chercheurs israéliens et français a été particulièrement étroite et, plus récemment, en Jordanie, avec leur extension au Liban, à la Syrie du Nord, à la Haute Mésopotamie, à l'ensemble du plateau anatolien, au piémont des chaînes du Zagros, recherches auxquelles des équipes françaises ont partout été associées, de nouveaux centres d'intérêt sont apparus révélant la complexité de l'évolution, de sa nature et de ses rythmes. La place et l'importance relative du Levant Sud s'en sont trouvées éclairées en même temps que se précisait l'ensemble des processus qui ont fondé la civilisation orientale.

Les origines de la civilisation orientale ont toujours exercé une fascination particulière, l'imagination se nourrissant des récits bibliques. Au début du siècle dernier, Gordon Childe l'expliquait dans le cadre d'un réchauffement post glaciaire qui aurait provoqué une aridité croissante dans la région orientale. Hommes et animaux se seraient rassemblés sur les rives des grands fleuves – le Tigre, l'Euphrate – les hommes prenant en charge les animaux en développant l'agriculture. Ce modèle devenu paradigmatique était vivement attaqué dès les années cinquante par Robert Braidwood et l'école d'anthropologie de Chicago, soulignant l'invraisemblance d'un déplacement spontané des plantes et des animaux en dehors des limites de leur habitat naturel. C'était là où le blé et l'orge poussaient à l'état sauvage – entre 500 et 1000 m d'altitude dans les piémonts des chaînes du Taurus et du Zagros et dans les massifs de la façade méditerranéenne – qu'il convenait de rechercher la trace des premières tentatives d'agriculture, de même pour les espèces animales domesticables, la Chèvre, le Mouton, le Porc et le Bœuf. C'est seulement dans les années soixante, avec la fouille franco-israélienne de Mallaha (Eynan) dans la haute vallée du Jourdain, que l'idée s'est trouvée renforcée que les chasseurs cueilleurs avaient pu, dans des conditions favorables, s'établir de manière quasi permanente antérieurement à toute tentative de domestication. Ce nouveau paradigme, qui paraît aujourd'hui d'une désarmante banalité, a mis une bonne dizaine d'années à s'imposer.

A toutes les époques, dès que, en un lieu, les ressources naturelles sont apparues suffisantes pour répondre à leurs besoins fondamentaux, les hommes s'y sont arrêtés, ils se sont adaptés à l'environnement, poussés par l'instinct de vie et sans doute aussi par un goût prononcé du moindre effort. Il y a 25 000 ans les chasseurs de mammoths du Gravettien d'Europe centrale et orientale se sont fixés, construisant des habitations et

ouvrant des cimetières. Jusqu'à ce qu'un changement des conditions climatiques repousse les mammoths vers le nord. Dans la seconde moitié du 12^e millénaire avant l'ère chrétienne, au Levant-Sud cette fois, les conditions de vie s'étant approchées de ce qu'elles sont actuellement, des bandes de chasseurs cueilleurs se sont de même établies, notamment dans la haute vallée du Jourdain, au bord du lac Houleh, près de la source d'Aïn Mallaha. Des progrès significatifs ont été alors réalisés dans l'outillage, dans la construction des habitations, dans la conservation et la consommation des aliments. Toutefois, le processus de sédentarisation s'est trouvé interrompu, au début du 11^e millénaire avant l'ère chrétienne, par un épisode climatique assez brutal, sec et froid, lié à ce qu'on appelle le Dryas récent, cet épisode marque, pour les géologues, la fin du Pléistocène, pour les préhistoriens celle du Paléolithique supérieur. Les chasseurs cueilleurs de Mallaha et leurs contemporains, entrevus sur quelques autres sites du Levant, sont alors renvoyés à la mobilité – et, pour l'archéologie, à l'obscurité. De ces événements on peut conclure que l'abondance des ressources naturelles, si elle est une condition nécessaire à la permanence des établissements n'est pas à elle seule suffisante, le facteur temps, la durée a, elle aussi, son importance. Il faudra attendre près d'un millénaire le retour des précipitations et une nouvelle douceur du climat, à partir de 10 000 avant l'ère chrétienne, pour que le mouvement de sédentarisation se s'enclenche à nouveau, et cette fois, en de nombreux points de l'Asie du Sud-Ouest. Une végétation forestière de type européen s'étend alors progressivement à l'ensemble des zones montagneuses. Des établissements permanents apparaissent dans les hautes vallées du Taurus occidental et sur le plateau anatolien. Le mouvement s'étend vers l'est, selon le gradient de continentalité, et vers le sud, selon le gradient d'aridité. Au Levant-Sud, le site le plus marquant sera celui de Jéricho dans la grande oasis de la basse vallée du Jourdain. La sédentarisation bénéficie cette fois de la durée, et même, à partir de 8 000 avant l'ère chrétienne, de conditions exceptionnellement favorables, avec l'entrée de l'Asie du Sud-Ouest dans un optimum climatique qui perdurera 3 000 ans, avec des pluies d'été et des hivers doux. Dès le début du 9^e millénaire, les avancées sont notables. Dans le domaine de l'habitat, des ouvrages collectifs apparaissent : travaux de terrassement, murs de soutènement, de défense peut-être. A Jéricho s'élève une "tour de guet", ronde, haute de 8 m, en pierres, avec escalier central. Non moins spectaculaires sont en Haute Mésopotamie, dans le sud-est de l'Anatolie, des bâtiments dits "exceptionnels", à usage rituel, les uns, au milieu des agglomérations, paraissent correspondre aux besoins du rituel communautaire, les autres, à l'écart des habitations, paraissent avoir été réservés aux rites d'initiation. Que les "espaces rituels" de chaque groupe social – qui ont de tout temps existé – trouvent à ce moment une expression architecturale spécifique peut être considéré comme significatif de l'aboutissement du processus de sédentarisation.

Le déroulement des processus de sédentarisation à partir du 10^e millénaire est marqué par le jeu des actions et interactions entre les hommes et leur environnement. Les contraintes du milieu naturel sont d'abord déterminantes, les conditions climatiques favorables entraînent des changements du paysage : la forêt s'étend, la steppe gagne sur les zones désertiques. Les zones d'habitat naturel de certaines espèces animales ou végétales se sont probablement déplacées. L'homme s'adapte à ces modifications positives de l'environnement, il a toujours cherché, par souci de sécurité, à s'intégrer le plus étroitement possible au milieu naturel. Les techniques de prédation évoluent. L'habitation se modifie, d'abord simple fosse circulaire aux parois empierrées dont la

couverture reposait sur des poteaux – on l'a vu à Mallaha – elle fait surface en quelque sorte avec la construction de véritables murs nécessitant des chaînages en bois, murs porteurs désormais dont la technique de construction va commander le passage du plan circulaire traditionnel au plan rectangulaire. Par son aspect extérieur la maison rectangulaire contribue à humaniser le paysage, l'image qu'elle donne marque, plus ou moins consciemment, les esprits. On ne saurait parler ici de révolution mentale, mais la maison rectangulaire atteste d'une "attitude mentale différente". Le mur porte, il protège (il deviendra rempart), mais il sépare aussi : il divise. Il introduit ou renforce un clivage dans les relations humaines.

Il est difficile de reconstituer ce qu'a pu être l'organisation sociale des premiers groupes sédentarisés, leur économie reste une économie de prédation (chasse, pêche, cueillette). Cependant ces groupes deviennent numériquement plus importants, les agglomérations s'étendent sur un à deux hectares, elles peuvent compter de cent à deux cents habitants. La structure sociale est familiale, probablement clanique, et le clan est exogame. L'intensification de l'exploitation des ressources naturelles dans le voisinage immédiat des agglomérations, le développement des activités de conservation et de consommation des aliments, entraînent une répartition plus nette des tâches. Les travaux de terrassement, de défense, les constructions de caractère exceptionnel, demandent un effort collectif, celui-ci implique un degré de concertation, l'élaboration de projets, il peut nécessiter une concentration de moyens. Dans l'Anatolie du Sud-Est, dans la région d'Urfa et plus particulièrement sur le site de Göbekli, la mise en place de mégalithes dans les constructions a dû impliquer la collaboration des groupes de chasseurs-cueilleurs de toute la région. Des blocs dont le poids dépasse la dizaine de tonnes ont été déplacés sur 3 km, vers le sommet d'une colline, à partir des carrières dont ils avaient été extraits.

Le site de Göbekli, en cours de fouille par une équipe allemande et, avec lui, plusieurs sites de la région d'Urfa (Nevali Çori, Çayönü, etc) présentent un autre intérêt, ils autorisent un regard sur le monde intérieur, sur l'imaginaire et la mentalité des populations de cette région au tournant du 10^e au 9^e millénaire avant l'ère chrétienne. Il s'agit à Göbekli, à l'écart de toute habitation, d'un ensemble de structures enterrées, de plan circulaire pour les plus anciennes, rectangulaires pour les plus récentes dont la couverture, au niveau de la surface du sol environnant, était supportée par d'énormes piliers, ces monolithes sont en forme de T majuscule, ils sont engagés dans les parois ou présents, par deux, au centre de chaque construction. Ils ont une forme humaine, masculine, très stylisée, les bras et les mains sont gravés ou en léger relief, sur leurs faces se trouvent des représentations animales très réalistes : serpents, renards, sangliers, taureaux, lions, rapaces... l'une de ces espèces dominante dans chaque structure. Tant du point de vue stylistique des figures que de celui de la fonction de ces constructions, en relation probable avec des rites d'initiation, l'ensemble de Göbekli paraît se situer dans la tradition des grottes ornées du Paléolithique Supérieur européen. On y retrouve, dans le traitement de la figure humaine, stylisée, et de la figure animale réaliste, la même antinomie que dans le style des représentations du Paléolithique supérieur, la distribution des représentations n'est pas sans rappeler les traces de totémisme déjà observées au Paléolithique. L'impression se dégage à Göbekli que nous ne sommes pas très éloignés des pratiques et de la mentalité des hommes du Paléolithique supérieur, quelques millénaires plus tôt.

L'explication que les hommes se donnent alors du monde qui les entoure et de leur place à eux dans ce monde est de l'ordre du mythe, ce mot étant pris ici non pas dans le sens de récit fabuleux mais dans celui du vécu. Le mythe a pour fonction d'intégrer l'homme à la nature environnante afin de lui donner un nécessaire sentiment de sécurité. Le mythe c'est la mémoire du groupe, la totalité de ses connaissances, de son savoir faire, de sa sagesse. Il constitue un héritage que l'on perpétue par la répétition, par le rite. Il est important de le communiquer à tous les membres du groupe et de le transmettre aux jeunes générations afin d'assurer la cohésion du groupe dans l'action et le devenir. Le rite, c'est le geste et la parole, son exécution peut nécessiter le soutien du signe, de l'image aide mémoire, c'est probablement le rôle de ces galets gravés de figures animales ou de motifs divers rencontrés sur de nombreux sites de ce temps (à Göbekli comme à Djerf el Ahmar sur le Moyen Euphrate). Les rites rythment la vie quotidienne du groupe, d'une part les rites communautaires, les rites de passage des âges de la vie, de la naissance à la mort, les rites de sociabilité, qui se déroulent dans les limites de l'espace habité, d'autre part les rites d'initiation qui se déroulent à l'écart, en des lieux discrets voire secrets. La mentalité des chasseurs cueilleurs de l'Asie du Sud-Ouest ne semble pas différer fondamentalement de celle de leurs prédécesseurs européens, en l'absence de grottes naturelles, le processus de sédentarisation s'affirmant, ils ont construit les structures adéquates.

Ces espaces rituels ne sont ni des "sanctuaires" ni des "temples". Nous avons tendance, sur cet horizon, à considérer comme "religieux" tout ce qui ne relève pas de l'utilitarisme et de la vie végétative. Nous touchons ici à une des causes premières de la confusion qui règne aujourd'hui dans nos études : le manque de précision dans les concepts et dans l'usage des mots, et tout particulièrement dans les domaines touchant au "religieux" ou au "divin", nous donnons trop souvent à ces termes une orientation caractéristique de notre attitude mentale, elle-même conditionnée par des modèles de religiosité institutionnelle. Sur l'horizon où nous sommes aux 10^e et 9^e millénaires, tout ce qui échappe à la compréhension de l'homme devant la nature, tout ce qui peut se traduire dans son imaginaire par la notion de forces, favorables ou menaçantes pour sa sécurité, n'est pas un concept clair et reste en dehors de toute référence à des "dieux" ou à des "esprits". Nous devons nous orienter vers une notion plus apte que celle du "divin" pour qualifier la relation entre l'homme et son environnement, ce qui ne signifie pas que nous devons sombrer dans la marmelade conceptuelle du chamanisme.

La mentalité des premiers sédentaires peut être perçue également à travers les rapports que les vivants entretiennent avec les morts. Les morts sont des vivants d'un genre particulier avec qui il faut compter et composer afin de maintenir des relations de bon voisinage. On cherche à écarter leur puissance malfaisante par des rites appropriés. Par des rites familiaux, comme la présentation respectueuse de crânes à l'intérieur des habitations, ou par des rites communautaires, comme paraissent en témoigner les dépôts d'ossements dans les grands bâtiments comme, par exemple, le "skull bulding" de Cayönü.

De la domestication

L'attachement des chasseurs cueilleurs à un territoire les a placés dans un état de plus grande dépendance du milieu naturel immédiat, ils ont été amenés à intensifier l'exploitation des ressources végétales et animales qui les avaient d'abord attirés, leur

comportement alimentaire s'est spécialisé et diversifié devant les contraintes de l'écologie. A chaque niche correspond un faciès archéologique particulier. La vie sédentaire entraîne un accroissement de la population. Les agglomérations passent à une superficie de un à deux hectares. La densité du peuplement toutefois reste faible. Il est peu probable que la pression démographique ait joué un rôle décisif dans l'enclenchement des processus de domestication. La nature est généreuse, elle le devient davantage encore à partir du 8^e millénaire avec l'entrée de la région dans un optimum climatique. Toutes les conditions sont alors réunies pour une amorce des processus de domestication des plantes et des animaux. Cette situation permissive peut être comparée à celle d'un cadenas à chiffres qui peut s'ouvrir dès que la combinaison est correctement alignée, la poussée ici vient de l'homme et de son désir permanent de domination tout autant que de ses motivations alimentaires.

En amont de l'idée de domestication on distingue, comme pour toute découverte, une prolifération d'événements mineurs qui ont pu amener, ici et là, individuellement ou collectivement, la prise de conscience d'un possible, la formulation d'un projet. Dès qu'ils se sont fixés, les hommes ont vu se rapprocher d'eux : le loup, de leurs habitations, le chat, de leurs maisons, les rongeurs, de leurs greniers, il s'agit là de phénomènes d'auto-domestication. Nous devons établir une claire distinction entre l'acte de rendre domestique un animal sauvage en contrôlant sa reproduction et le fait de l'amener à soumission en captivité en assurant simplement son entretien, il s'agit alors d'un phénomène d'asservissement qui a en soi sa finalité.

Les hommes n'ont pas domestiqué les animaux en les frappant. On peut imaginer les chasseurs rapportant de leurs expéditions des animaux très jeunes dans un but ludique plus qu'alimentaire. Ces animaux ont pu venir en âge en captivité et se reproduire. Dans un tel contexte a pu naître l'idée qu'un contrôle de leur reproduction pourrait assurer une rentabilité plus grande que la chasse et ses hasards. L'invention des techniques pour la réalisation d'une telle entreprise a suivi rapidement. Dans le cas du Mouton sauvage qui vit dans la steppe herbeuse en troupeaux qu'il est relativement facile d'approcher, le processus de domestication a dû être rapide. Le nombre des animaux retenus grandissant, la nécessité de les nourrir a posé problème dans le cadre étroit des premiers établissements permanents, fondés dans la zone à forêt claire. Il a pu alors paraître plus commode que quelques hommes reconduisent les moutons, en voie d'appropriation à la vie domestique, vers la steppe herbeuse où les grandes étendues qui constituent l'habitat naturel de cet animal. Nous sommes aux portes du pastoralisme.

Le problème s'est posé différemment avec la Chèvre sauvage dont l'habitat naturel est la zone montagneuse. A la différence du Mouton qui mange de l'herbe la Chèvre se nourrit de feuillages. Elle est aussi de caractère plus indépendant. Les hommes ne sont pas partis à la conquête de la steppe avec des troupeaux de chèvres. La domestication de cet animal n'est devenue effective que dans le contexte technologique de la domestication du Mouton. Il en sera de même pour le Porc et le Bœuf. Alors que la Chèvre sauvage se rencontre en petit nombre sur tous les sites anciens du Proche et du Moyen Orient, en zone montagneuse, le Mouton, originaire de l'Asie centrale, n'est connu à l'état sauvage que sur le plateau iranien et anatolien et dans le piémont des chaînes du Taurus oriental. Il fait une apparition massive sur les sites du Moyen Euphrate, venant de l'Est, vers 7 500 avant l'ère chrétienne, ce qui laisse supposer qu'il est alors sous contrôle, sa domestication pourrait remonter, sur le plateau anatolien et dans la Djezireh orientale,

jusqu'au 9^e millénaire. A l'ouest de l'Euphrate, dans les pays du Levant, le Mouton n'apparaît que sous sa forme domestique, à l'ouest du Jourdain, il ne se trouvera que vers 6 000 avant l'ère chrétienne.

Pour ce qui est des céréales, la phase initiale de leur domestication est masquée pour nous par un phénomène de mutation spontanée qui aurait affecté le blé sur l'horizon des 10^e-11^e millénaires, peut-être en relation avec l'épisode sec et froid du Dryas récent. Cette mutation qui a modifié la morphologie de la graminée en rendant l'épi moins cassant sur sa tige, a été prise d'abord par les botanistes et les archéologues comme une conséquence de la domestication. Le fait que l'épi reste plus longtemps sur pied a simplement accru sa chance d'être cueilli. Une mutation qui normalement aurait été sans lendemain s'est trouvée prolongée de manière fortuite par l'intervention, d'abord inconsciente, de l'homme, jusqu'à ce que celui-ci réalise l'intérêt qu'il trouverait à sélectionner pour les semer les graines des épis restant plus longtemps sur pied, l'avantage pour lui consistant à ce qu'il puisse attendre pour leur moisson le mûrissement de tous les épis d'un même champ. Ici encore, la domestication est le résultat d'une découverte, d'une prise de conscience et de la formulation d'un projet.

Le processus de domestication du Blé est indépendant de celui de la domestication du Mouton. L'un et l'autre se sont déroulés dans des lieux différents, dans les limites de l'habitat naturel de chaque espèce, limites que nous ne connaissons pas avec exactitude et qui ont pu varier avec les conditions climatiques. Dans les conditions actuelles, le blé sauvage préfère les terrains secs entre 500 et 1 000 m d'altitude. Des généticiens, comme Daniel Zohary, voient la souche des blés cultivés dans une variété de blé sauvage du Levant. Quant à la question de savoir lequel des deux processus, de l'agriculture et de l'élevage, s'est déclenché le premier, les archéologues opérant dans les pays du Levant ont longtemps cru pouvoir répondre à cette question en faveur de l'agriculture et de leur région. Mais c'est là, à l'évidence, un point de vue provincial. Les données actuelles seraient plutôt en faveur de l'élevage, qui a pu prendre naissance sur le plateau anatolien dès le 9^e millénaire. Les données concernant l'émergence de l'agriculture demeurent circonstancielles. Ce que l'on peut dire, c'est que les éleveurs parvenus sur le Moyen Euphrate vers 7 500 n'auraient pu réaliser cette avancée ni continuer leur progression vers le sud, vers la région de Damas et la steppe jordanienne, sans l'apport en céréales qu'ils ont dû trouver par le jeu des échanges, auprès des premiers cultivateurs de la zone méditerranéenne.

De la néolithisation

La rencontre des premiers éleveurs et des premiers cultivateurs, la combinaison des comportements et des stratégies alimentaires, des techniques et des moyens de production, s'est produite à l'interface des zones steppiques et des zones à forêt claire. Cette rencontre a conduit, une certaine pression démographique aidant, à la formation de systèmes socio-économiques d'un nouveau type, agropastoral, d'une grande souplesse d'adaptation aux divers milieux naturels par modulation des activités élémentaires de production de la nourriture : la chasse, la pêche et la cueillette et, désormais, la culture des céréales et l'élevage des animaux. Ces nouvelles formes de l'économie et de la société ne sont pas du seul choix des hommes, elles n'échappent pas complètement aux contraintes de l'écologie, elles résultent de l'interaction aléatoire de causes uniques,

éventuellement convergentes à un moment donné. C'est à l'ensemble de ces phénomènes que l'on fera allusion lorsqu'on parlera de "néolithisation".

Le potentiel du système agropastoral est considérable. Il est à la source de la dynamique qui va entraîner la dispersion géographique des phénomènes de "néolithisation", de proche en proche ou par diffusion migratoire, au-delà des limites des zones d'habitat naturel des espèces domesticables. Le système agropastoral ouvre à l'homme la possibilité de s'établir de manière permanente jusqu'en région semi-aride, à proximité des points d'eau. La "néolithisation" gagne la façade méditerranéenne du Levant nord (Ras Shamra), la Cilicie (Mersin), l'Anatolie occidentale et, au-delà, l'Europe danubienne, vers l'est et le sud-est elle s'étend au piémont des chaînes méridionales du Zagros (le Deh Loran et la Susiane). L'Asie du Sud-Ouest, rappelons-le, jouit alors de conditions climatiques exceptionnellement favorables : les pluies d'été permettent une végétation à feuilles caduques de type européen. Le niveau des océans continue sa remontée. Vers 7 000 il est encore à 33 m au dessous de son niveau actuel. La communication se rétablit alors entre mer Noire et Méditerranée, mais le golfe Persique est toujours à sec, le Tigre, l'Euphrate et le Karun poursuivent leur cours jusqu'à la mer d'Oman.

Avec l'acquisition des nouvelles techniques de production, les hommes prennent conscience de la possibilité qu'ils ont désormais de modifier en leur faveur le cours des choses. Leur assurance nouvelle se traduit dès le début du 7^e millénaire par une désagrégation des vieilles structures sociales et mythiques, cette désagrégation est sensible dans l'habitat et l'organisation des espaces habités, dans les pratiques funéraires et d'une manière générale, dans les activités symboliques. Notre problématique se complexifie désormais avec la diversification des modes de vie selon chaque région, chaque niche écologique : nous voyons s'ouvrir l'éventail des solutions entre économie agricole et économie pastorale, entre sédentarité et nomadisme. La poterie, dont l'usage se généralise dans le courant du 7^e millénaire, confirme cette diversité par la variété de ses formes et de son décor, son apparition toutefois ne constitue pas un événement susceptible de servir de référence chronologique ou culturelle. Il en sera de même, un peu plus tard, pour les débuts de la métallurgie.

Le cas du Levant-Sud

Il ne saurait être question ici de suivre tous les aspects du développement dans les différentes régions du Proche et du Moyen-Orient, je m'en tiendrai à ce qui s'est passé dans le sud du Levant, de part et d'autre de la vallée du Jourdain (Israël, Territoires, Jordanie). Je me bornerai à quelques comparaisons avec les régions voisines, tout en soulignant ce que le "Levant-Sud" a apporté au développement général.

Pendant toute la durée du 7^e millénaire (de 7 000 à 6 000 avant l'ère chrétienne) notre documentation pour cette région provient essentiellement du plateau jordanien. A l'ouest du Jourdain, et jusqu'à la côte méditerranéenne, les établissements sédentaires semblent avoir disparu. On ne saurait mettre en cause ici une insuffisance des recherches ou un changement du climat, celui-ci n'a jamais été aussi favorable. On pourrait envisager à l'ouest du Jourdain une densification de la couverture forestière qui aurait créé un environnement peu propice à l'élevage du Mouton, alors que, dans le même temps, le mode de vie basé sur l'élevage se généralise sur le plateau jordanien. Le rebord occidental de ce plateau, qui domine la fosse tectonique par un abrupt de 1 000 m à 1 500 m vers le

sud, est seul à être couvert d'une végétation forestière, il abrite les premiers villages, vers l'est, au delà d'Amman, règne la steppe herbeuse, le plateau s'incline jusqu'au désert et à l'Euphrate. Les fouilleurs d'Ain Ghazal, près d'Amman, Rollefson et Kafafi, ont envisagé un déplacement de la population de Jéricho et des villages de la vallée du Jourdain vers Ain Ghazal, la superficie du village s'accroît rapidement vers 7 000 jusqu'à atteindre plus d'une dizaine d'hectares.

L'arrivée des éleveurs de moutons sur le plateau jordanien et leur présence dans la steppe à la fin du 8^e millénaire n'avait pas tardé à avoir un impact sur la population locale sédentarisée. Des contacts s'étaient établis, des relations nouées et des échanges (viande et peaux contre céréales). Dès 7 000, le tissu de l'agglomération d'Ain Ghazal se desserre, des cours, des enclos apparaissent, destinés probablement à des animaux. De 7 000 à 6 000, on assiste à une véritable déconstruction du village qui finira par disparaître, sa population se tournant sans doute vers l'élevage et la vie semi-nomade. C'est ce mode de vie, caractérisé par une économie à dominante pastorale, que va connaître désormais l'ensemble du Levant-Sud jusqu'au 4^e millénaire, alors que, dans le même temps, la Syrie du Nord, la haute Mésopotamie, la Susiane, connaissent une économie à dominante agricole et un mode de vie sédentaire.

La capacité de produire une partie au moins de leur nourriture donne aux hommes un nouveau sentiment de sécurité, une moindre peur de manquer qui va affecter la relation des vivants avec les morts. Cette relation a pu se trouver modifiée également par la mobilité qu'impose la conduite des troupeaux. Dès la fin du 7^e millénaire on assiste au Levant-Sud à un changement dans le traitement réservé aux morts. Ce traitement avait pris, au 8^e millénaire, sur les sites du bassin du Jourdain, une forme particulière. Les crânes retirés de la tombe pour être exposés dans les habitations, selon une pratique alors générale dans l'ensemble du Proche et du Moyen-Orient, étaient ici surmodelés à la terre chaulée pour reprendre les traits du mort, yeux incrustés et cheveux peints. En outre, de véritables statues, demi-grandeur nature, montées sur une armature de joncs, étaient probablement elles aussi des images des défunts. Lorsque s'estompe le souvenir du mort, ces statues sont cérémonieusement enterrées. Ces pratiques disparaissent avant la fin du 8^e millénaire en même temps que des masques de pierre à l'aspect inquiétant, ceux-ci ont pu jouer, eux aussi, un rôle dans les rituels funéraires. Avec la vie nomade, se développe au 7^e millénaire, la pratique des sépultures au second degré, la première inhumation suivant immédiatement les décès qui se produisent au cours des déplacements. Les os seront plus tard exhumés, rassemblés et rapportés vers une tombe collective. Le temps faisant son œuvre, le sentiment d'une puissance malfaisante de la mort tend à s'atténuer pour faire place à un souvenir plus serein, celui de l'ancêtre, celui-ci devient le protecteur de la famille et du lignage.

Au 7^e millénaire, les préoccupations d'ordre social domineront l'activité symbolique et les représentations figurées. On le voit bien, plus au nord, en Anatolie, dans le monde sédentarisé de Çatal Höyük, une imagerie débordante reflète un souci de structurer l'identité du groupe en le dotant d'une mémoire collective qui le situe dans la chaîne des générations. Cette tendance est peut-être moins évidente sur le plateau jordanien où se forme, dans le bassin du Yarmouk, un mode de vie agropastoral et semi-nomade bien représenté sur le site de Sha'ar ha-Golan sur la rive orientale du Jourdain. La figure-type de cette période est celle d'une femme assise, vêtue, coiffée et parée, avec elle, la femme semble prendre une importance nouvelle dans l'organisation de la société.

Vers 6 000 avant l'ère chrétienne, de petits groupes d'éleveurs, groupes distincts mais apparentés à en juger par la poterie, descendent du plateau jordanien. Ils franchissent le Jourdain vers l'ouest selon les voies naturelles : au débouché du Yarmouk (au sud du lac de Tibériade), à la hauteur de Jéricho, et peut-être aussi au sud de la mer Morte. Ces groupes laissent des traces de leur présence sur la rive droite du Jourdain (Munhata, Jéricho), dans la plaine de Jezréel et dans la plaine côtière. Vers le sud, ils passent, à travers le Sinaï, jusqu'à l'Égypte, ce sont eux qui vraisemblablement introduisent le Mouton et les céréales dans le bassin du Fayoum vers 5 800. Nous ne connaissons guère de ces pasteurs semi-nomades que des vestiges d'habitat en fosses et une poterie grossière, mais non primitive, à décor incisé et peint. Dans son ensemble, le sud du Levant montre un niveau de vie en contraste avec celui des populations agricoles de Syrie du Nord, de haute Mésopotamie et du piémont du Zagros. Dans ces régions se développe une économie à dominante agricole, les habitations y sont vastes et pluricellulaires, l'apparition de cachets et de sceaux suggère le développement de la propriété privée.

Peu avant 5 000 avant l'ère chrétienne, l'influence de la Syrie du Nord (qui connaît alors ce que l'on appelle la culture de Halaf) se fait sentir jusqu'au Levant-Sud par le canal de la Beqa'a libanaise (objets d'obsidienne, de pierre verte, balles de fronde en terre durcie, présence d'une poterie lustrée aux formes carénées). Signe d'une tendance à la vie sédentaire, des constructions rectangulaires sur fondations de pierres s'élèvent sur quelques sites, au nord d'une ligne Tel-Aviv-Jéricho.

Vers 5 000, l'Asie du Sud-Ouest sort de l'optimum climatique. Les hivers deviennent plus marqués, les précipitations diminuent, vers 4 000 les conditions de vie se rapprocheront de celles d'aujourd'hui. La remontée du niveau des océans s'arrête aux rivages actuels. Libérés des plus fortes contraintes de la nature, les hommes ont acquis une maîtrise relative des plantes et des animaux. Leurs propres forces, sociales et économiques, leur permettent d'affronter les changements du milieu naturel. Dans le sud du Levant, de 4 500 à 4 000, le mode de vie pastoral se manifeste une dernière fois avec une originalité singulière. Dans le nord du Néguev, de petits groupes d'éleveurs de moutons et de chèvres s'installent dans la région de Beersheva, jusque-là inhabitée. Dans le limon compact des alluvions de l'ouadi, ils creusent des habitations souterraines. Leur société est de structure égalitaire mais on peut noter déjà une répartition plus nette des tâches, un début de spécialisation artisanale (travail de l'ivoire, petite métallurgie du cuivre). Chaque groupe, familial ou clanique, a, sans doute, un chef, un conseil des anciens, on note dans les agglomérations un espace réservé à des activités non domestiques. Toutefois la structure de ces groupes, pris dans leur ensemble, est encore à un stade tribal archaïque et il paraît abusif de parler ici de "chefferies".

Les pratiques funéraires sont bien illustrées sur cet horizon. Il semble que la vie nomade a conduit à compenser le préjudice causé au mort par l'abandon inévitable de sa première sépulture au cours des déplacements par un soin plus grand apporté à sa sépulture définitive. Les ossements desséchés sont rassemblés en paquet (crâne et os longs) et rapportés au point d'ancrage du groupe vers une tombe collective souterraine, creusée dans la roche tendre, les os y sont enfermés dans des coffres individuels, montés sur place, et ornés avec une extravagante imagination. Les uns ont la forme d'un animal, souvent d'un mouton, d'autres évoquent une maison, un silo, un vase. L'ornementation de ces réceptacles, peinte ou en relief, brode sur des thèmes à signification identitaire. L'analyse comparative d'une tombe à l'autre pourrait conduire ici à dégager des liens de

parenté. La figure humaine est parfois évoquée. Elle l'est aussi, de manière plus précise, dans le mobilier rituel trouvé dans les habitations, à Beersheva, notamment, avec un groupe de statuettes en ivoire, masculines et féminines, très réalistes, les hommes sont nus, dans une pose hiératique, les bras le long du corps, ils sont barbus et chevelus, ils portent l'étui phallique, ce détail introduisant une connotation africaine. Les femmes ont, sur la tête, une coiffure très sophistiquée à haut chignon. Ces représentations réalistes non dépourvues parfois de sensualité paraissent traduire un besoin des vivants de projeter dans le monde extérieur une image d'eux-mêmes, un désir confus d'affirmer leur identité et de tenir la mort en échec.

Vers 4 000 avant l'ère chrétienne, le Néguev est abandonné. L'occupation de la région de Beersheva n'aura duré que quelques siècles. Le régime des pluies et l'environnement se rapprochent de ce qu'ils sont aujourd'hui. La population se retire de zones devenues semi-arides. Elle se fixe sur le pourtour du massif judéen, à proximité des sources, là où le système de production pourra se rééquilibrer vers la formule agropastorale qui sera, au Levant-Sud, celle des Ages cananéens. L'économie pastorale a montré ses limites. Pendant toute la durée du 4^e millénaire, le Levant-Sud ne joue plus qu'un rôle marginal.

Vers la civilisation

Un long chemin reste à faire en Orient vers ce niveau de développement que l'on nomme civilisation. Il va se faire principalement sur une terre neuve, hier désertique, que la remontée des eaux des mers, des fleuves et des nappes phréatiques a transformé au 5^e millénaire en une région fertile et accueillante : la basse Mésopotamie. Vont s'y rassembler et s'y concentrer, véritable "melting-pot", des populations de diverses origines. La première est celle des anciens habitants des rives de l'Euphrate, du Tigre et du Karun lorsque ces fleuves s'écoulaient encore jusqu'à la mer d'Oman. Refoulés par les eaux montantes, ces hommes qui vivaient encore largement sans doute de la pêche et de la chasse, sont vraisemblablement les ancêtres directs des Sumériens. On s'étonne moins aujourd'hui que ceux-ci aient conservé dans leur mythologie le souvenir d'avoir échappé à une montée des eaux. Ils s'arrêtent et s'installent dans un paysage de marécages qui leur est familier et sur des terres d'une fertilité qui deviendra proverbiale. Ils bénéficient de la technologie de leurs voisins de Susiane et de celle de groupes qui descendent du Nord, de la haute Mésopotamie, où se fait sentir aussi la diminution des précipitations. Vers 4 500, au moment où nous avons vu s'installer dans le Néguev le groupe de Beersheva, la basse Mésopotamie voit se développer une économie florissante à dominante agricole, sa population est en pleine expansion. On y vit alors, comme dans la Susiane proche, de la pêche, de la chasse, de l'élevage et de la culture de l'orge. Les agglomérations peuvent compter jusqu'à un millier d'habitants. Du niveau de développement technologique de cette époque la présence du métal en est un bon indicateur. Les grands centres producteurs se trouvent, avec les gisements de minerai, sur les plateaux anatolien et iranien. Leurs produits sont largement distribués, semble-t-il, suivant des routes qui descendent vers le sud, à l'est jusqu'en Susiane (la nécropole de Suse en témoigne, vers 4 000, avec des haches et des "miroirs"), à l'ouest, à travers le Levant et jusqu'en Égypte d'où proviennent en retour de l'or et de l'ivoire. Le "trésor" abandonné dans une grotte du désert de Judée a pu l'être sur cette route par des métallurgistes marchands ambulants. L'existence de tels courants d'échange montre qu'il existe désormais de la Caspienne à la

Méditerranée et au golfe Persique, une communauté de fait, un certain sentiment d'unité, un sens de l'universel qui n'est plus celui de petits groupes d'hommes attachés à un territoire étroit. L'universalité entraîne la rationalité, une aptitude nouvelle à distinguer, séparer, catégoriser, conceptualiser plus clairement. Le concept d'un principe supérieur, transcendant, paraît émerger en basse Mésopotamie et en Susiane dans le courant du 4^e millénaire. Les premières représentations anthropomorphes d'une divinité apparaîtront vers 3 000 avant l'ère chrétienne.

En même temps que le style de vie la conscience s'est modifiée au cours des millénaires qui précèdent. Les vieilles structures mythiques et sociales se sont désagrégées, d'autres désormais les remplacent où la raison prend au mythe son rôle stabilisateur. Les tensions qui menacent la cohésion d'une société stratifiée et en voie de hiérarchisation conduisent au développement d'une morale sociale, celle-ci, combinée aux croyances et à l'idéologie, se systématisera sous la forme de la religion : à ce stade du développement de la pensée rationnelle le mot "religion" trouve alors sa place. Que ce stade soit atteint se trouve confirmé par l'invention de l'écriture (le processus s'étale entre 3 500 et 2 500). L'écriture, la fixation de la parole, c'est à la fois le contrôle de la mémoire et de la communication. Au 7^e millénaire l'homme avait pris le contrôle des plantes et des animaux, au 4^e millénaire il entend maîtriser le temps et l'espace. On peut envisager la structure de la civilisation naissante comme un ensemble harmonieux de systèmes, de phénomènes solidaires – la religion, la loi, l'art, la science – chacun dépendant des autres et ne pouvant être ce qu'il est que dans et par sa relation avec les autres.

Chaque civilisation porte la marque du sol, des paysages qui l'ont vu naître, elle tire d'eux son identité, son originalité. La première à prendre forme a été celle du Proche et du Moyen Orient, elle est l'héritière d'un long, très long passé, au cours duquel chaque homme, chaque parcelle d'un vaste territoire a apporté une unique contribution. Nous savons ce que notre civilisation occidentale doit au vieil Orient. A nos éternelles questions du "quoi", du "quand", du "comment" et, peut-être même du "pourquoi", la préhistoire orientale, même si elle n'est pas une science, peut être aujourd'hui en mesure d'apporter quelques éléments de réponse.

Jean Perrot